

Miguel Torga : « L'universel, c'est le local moins les murs »

Domingos Lourenço Vieira

Domingos Lourenço Vieira est docteur en Histoire moderne et contemporaine de l'Université de Paris IV et de l'Institut catholique de Paris. Sa thèse portait sur « Le concept de solidarité dans l'enseignement social de l'Église du XIX^e et du XX^e siècles ».

Miguel Torga, l'auteur de l'aphorisme qui titre cet article¹, est né au Portugal, à São Martinho da Anta, le 12 août 1907. En janvier 1995, lors de sa mort, le Portugal a rendu un vibrant hommage à un écrivain d'exception, profondément attaché à la fois à la spécificité et à l'universalité de la culture portugaise.

C'est la culture qui, selon Torga, confère à chaque personne et à chaque groupe humain sa véritable identité. « Une culture qui existe est comme une lumière qui brille : il n'est pas nécessaire de la montrer à ceux qui passent... [elle] est le cadre historique et héréditaire de notre conscience ou de la possibilité de conscientisation... [elle confère à l'Homme sa] capacité réelle ou potentielle, tacite ou explicite, à se reconnaître totalement en tant qu'entité vivante sur Terre, qui pense, mange, agit, côtoie d'autres personnes, aime et planifie. C'est le miroir magique, et en même temps fidèle, où la physiologie de sa réalité physique, morale et sociale se reflète sans fard, quelles que soient les retouches, les masques

et les dissimulations »². Elle doit, pour s'exprimer pleinement, ne subir aucune pression, elle a un besoin impératif de liberté.

L'UNIVERSALITÉ

Toutes les cultures sont riches de leurs spécificités. Mais, dit Torga, « elles doivent partager leurs expériences, ouvrir leurs portes, abattre les murs, être universelles sans jamais perdre pour autant leur identité »³.

Le premier message de l'œuvre littéraire de Miguel Torga est ainsi un message d'universalité qui propose une vision dépassant les limites de la vie quotidienne et des caractéristiques ethniques de chaque peuple pour englober l'humanité tout entière. Qu'est-ce que l'universalité ? « L'universel, nous dit Torga, c'est le local moins les murs ». Une belle définition qui en appelle à une fraternité elle-même universelle. Pour Torga, c'est au sein d'une fraternité faite de convictions et d'échanges que naît la culture. « Ce n'est qu'après avoir mesuré ses propres caractéristiques et les avoir ensuite mêlées dans le

¹ « O universal é o local sem muros » (Miguel Torga, *Diário XV*, 1990). Les citations qui figurent dans cet article ont été traduites du portugais par l'auteur à partir des ouvrages auto-édités par Torga à Coimbra, notamment les tomes I à XVI de *Diário*, le Journal qu'il a tenu durant soixante ans. Seuls les titres et années de première édition sont donnés ici.

² Fogo Preso, 1976.

grand feu universel que n'importe quel homme peut se sentir à la fois citoyen de Tràs-os-Montes et citoyen du monde »⁴.

À cette pensée à vocation fraternisante s'oppose une réalité souvent très contraignante : « les hommes se donnent rarement la main »⁵ car, élevés sous l'égide d'une civilisation unique, ils ont tendance à oublier qu'il en existe d'autres, parfois même plus accomplies que la leur. C'est en ce sens que Torga oppose à son espérance d'universalité la désillusion qui résulte de son observation de la réalité africaine dans les anciennes colonies portugaises. « Le Portugais n'a pas été capable de répéter dans ces horizons africains le miracle brésilien. Là-bas, il s'est enraciné, ici non »⁶. Ce constat amer n'empêche toutefois pas Miguel Torga de penser que les autres cultures ont quand même retiré quelque chose de la capacité portugaise « à affronter la vie et les valeurs »⁷ pourvu que ce soit sous réserve de réciprocité. La recherche de la fraternité entre les hommes se conjugue avec l'aspiration à une universalité effective ; celle-ci n'est pas, pour Torga, un principe abstrait mais une réalité – certes limitée ! – qui en appelle à une communication multiculturelle. Et d'affirmer dès lors sa conviction « que l'homme finira par réagir contre la massification planétaire dans laquelle il est embarqué »⁸.

L'IDENTITÉ

De pair avec l'universalité, Miguel Torga évoque le concept d'identité comme l'une des caractéristiques fondamentales des cultures. Selon lui, s'il est indispensable, par souci d'universalité, de sauter les barrières



idéologiques et politiques pour nous approcher des autres peuples et des autres cultures, nous avons en même temps besoin de nous en distinguer par la préservation de nos spécificités. Support et symbole de la vie d'un peuple, notre identité exprime notre manière d'être et c'est au travers d'elle que les autres nous reconnaissent et nous jugent. Le Portugal peut servir d'exemple à ce propos car, même s'il a subi plusieurs occupations, il ne s'est à aucun moment entièrement soumis, il a su préserver son identité fondatrice.

Torga voyait dès lors dans le Traité de Maastricht comme une provocation car laissant carte blanche à ceux qui portent atteinte à l'identité de chaque peuple au prétexte de créer une unité en fait illusoire et sans fondement. « J'ai lutté et je lutterai jusqu'au dernier souffle pour la préservation de l'identité [portugaise], qui est l'ultime raison d'être de l'individu et de la collectivité, et je rejette de

³ *A criação do mundo*- O Sexto dia, 1981.

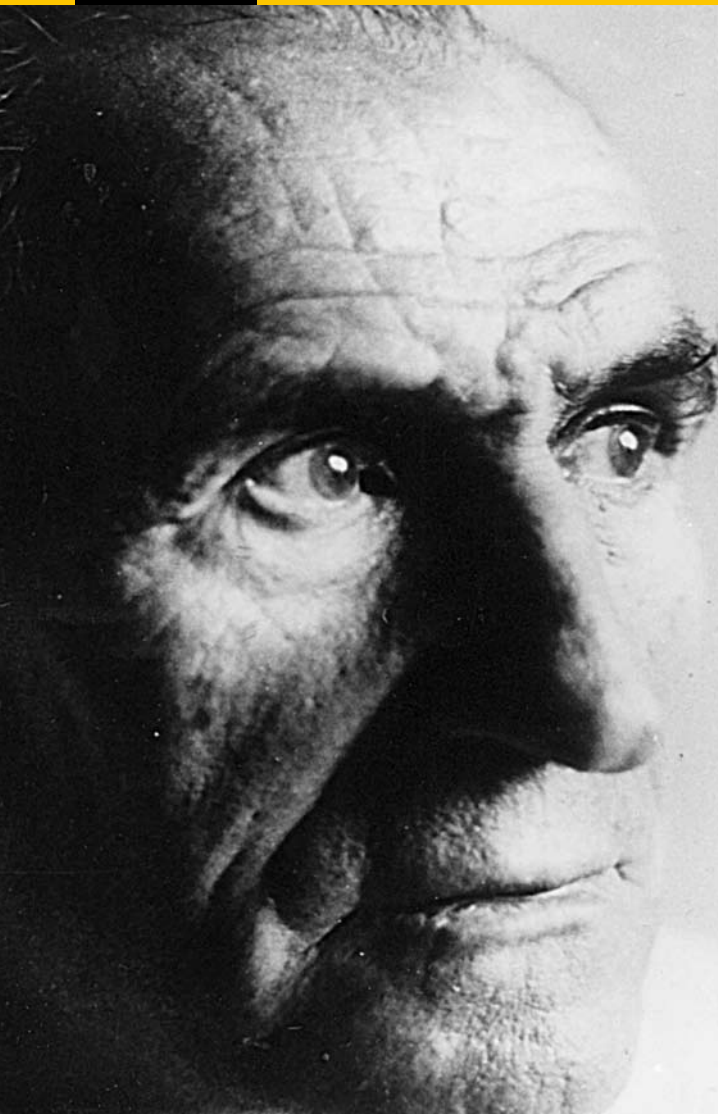
⁴ *Diário* II, 1943.

⁵ *Diário* I, 1941.

⁶ *Diário* XII, 1977

⁷ *A criação do Mundo*- O Sexto dia, 1981.

⁸ *Diário* XII, 1977.



Miguel Torga (1907-1995)

© Éd. JOSÉ CORTI

⁹ Discours lors de la remise du Prix de la Distinction de la Personnalité nationale portugaise de 1991, in *Jornal de Letras* (14 juillet 1992).

¹⁰ *Diário XV*, 1990.

¹¹ *Diário XII*, 1977.

¹² *Diário XV*, 1990.

¹³ Fernão de Magalhães Gonçalves, *Ser e ler Miguel Torga*, Ed. Tartaruga, Chaves, 1998.

tout cœur l'irresponsabilité de l'Europe à Maastricht, qui, par sa négation, s'est trahie et nous a trahis »⁹.

LA CULTURE PORTUGAISE

Quelle place faut-il donc attribuer au Portugal et dans le reste du monde à ce qu'on peut appeler la culture portugaise ? Miguel Torga proclame

que le Portugal s'est bâti de façon progressive et a commencé tôt à essaimer sa culture. Il y a, dit Torga, « des nations qui sont nées faites et des nations qui se sont faites. Le Portugal est de celles qui ont été faites, contre tout. [...] Le Portugais préhistorique était déjà un aventurier, un navigateur, un missionnaire, un semeur de culture »¹⁰.

On trouve néanmoins à ce sujet, dans son *Journal*, des passages à première vue contradictoires. Torga y soutient en effet d'une part que le Portugal « est une nation pauvre et inculte » mais d'autre part que le monde « a besoin de la culture portugaise ». Il faut toutefois prendre en compte le décalage temporel entre ces deux affirmations : si la seconde est récente (1989), la première est beaucoup plus ancienne (1943) : elle date de la période de la dictature et elle était sans doute une manifestation de révolte contre elle.

Toute l'œuvre littéraire de Torga témoigne d'une opposition totale au régime dictatorial de Salazar. Torga n'en a pas moins été déçu par les suites de la Révolution des Œillets et notamment par les prises de position des militaires au pouvoir. En 1975 il avouait : « J'ai envie de fuir, d'abandonner cette patrie que plus personne ne sait reconnaître, grammaticalement, civiquement et humainement [...]. Mais comment le faire ? [...] Pétri que je suis de valeurs morales, sentimentales, telluriques, intellectuelles et autres, je suis attaché au sol natif par des amarres indestructibles. Pour pouvoir partir, il faudrait mettre dans ma musette le Marão, le Douro, le Mondego, la lumière de Coïmbra, la bibliothèque et les voyelles de la langue. Je suis le

prisonnier irrémédiable d'un pénitencier de valeurs si imprégnées dans ma physiologie que, loin d'eux, je ne serais qu'un cadavre qui respire »¹¹.

Le désir d'universalité ne devrait-il pas impliquer une participation sincère et totale de la culture portugaise à la construction d'un idéal européen ? Torga constate que le Portugal se considère souvent comme en marge de l'Europe – une attitude, selon lui, de précaution. Le Portugal « en marge de l'Europe, n'a pas toujours accompagné ses prouesses techniques et anthropotechniques. Et, dans ce chapitre, le Portugal peut paraître, à première vue, rétrograde ». Et, selon l'écrivain, les Portugais ont tort « de rester toute leur vie à observer le monde du rocher qui leur a servi de belvédère »¹².

Torga conçoit en fin de compte la culture comme un processus dialectique : elle s'ordonne autour d'un donner et d'un recevoir, d'un « créer » et d'un « se laisser créer ». Fernando de Magalhães Gonçalves conclut de la lecture de son œuvre que « toute la culture est un phénomène d'instruction dialectique – en constant état de contradiction, de synthèse, de création. De toute façon, elle ne jouit d'aucune espèce d'autonomie hégélienne – ce sont les hommes qui la réalisent et la contredisent, qui la synthétisent »¹³.

UNE CULTURE HISTORIQUEMENT MINORÉE ?

Torga décèle dans la culture portugaise un complexe d'infériorité face aux autres cultures. À tort si l'on pense en particulier à l'accueil réservé à l'étranger à son œuvre ! « Un accueil, écrit Eduardo Lourenço, qui

Miguel Torga, écrivain portugais (1907-1995)

Miguel Torga – pseudonyme de Adolfo Correia da Rocha – découvre très jeune sa passion pour l'écriture et la littérature. Se revendiquant ibérique, il choisit le prénom Miguel en hommage à Cervantès et à Unamuno et le nom de Torga est celui d'une solide bruyère de sa montagne natale au nord-est du Portugal. Issu d'une famille paysanne pauvre, il a fréquenté le séminaire à Lamego et, à l'âge de treize ans, il est parti au Brésil travailler pendant cinq ans dans une ferme. Rentré en 1925 au Portugal, il y a achevé ses études secondaires avant de s'inscrire à l'Université de Coïmbra d'où il sortit docteur en médecine en 1933. Après avoir exercé la médecine à São Martinho da Anta, son village natal, Torga s'est définitivement établi en 1941 à Coïmbra où il mènera dès lors une intense double vie de médecin et d'écrivain.

« C'est bien d'être à la fois médecin et poète, on peut donner deux fois » a-t-il écrit dans *Diário*, le journal qu'il a tenu de 1933 à 1993. Les seize tomes auto-édités de *Diário* tiennent une place centrale dans son œuvre littéraire riche et singulière. S'y ajoutent un grand récit autobiographique en six volumes (*A criação do mundo*), plusieurs centaines de poèmes, des nouvelles, des romans, des essais et des pièces de théâtre. Sa constante liberté d'expression a valu à Torga tout l'arsenal des répressions policières sous le régime Salazar y compris emprisonnement et saisies de ses livres. Après 1974 Torga a été célébré au Portugal comme un grand auteur classique de la littérature nationale.

Une partie importante de son Journal et de son œuvre poétique et romanesque a été traduite en français par Claire Cayron et publiée principalement aux éditions José Corti ou Aubier-Montaigne. Citons notamment :

En franchise intérieure – Pages de Journal 1933-1977, Aubier-Montaigne, 1982 et 2001.

En chair vive – Pages de Journal 1977-1993, José Corti, 1997.

La Création du monde, Aubier-Montaigne, 1985 et en poche chez Flammarion, 1999.

Poèmes ibériques – Édition bilingue, José Corti, 1990 (traduction de Claire Cayron et Louis Soler)

Pour en savoir plus sur Miguel Torga :

Daniel Aranjó, *Miguel Torga, Orphée rebelle*, Éditions du Rocher, 1990.

Préface à l'édition française de *La Création du monde*^{*}

Cher lecteur,

Tu vas lire d'un trait, si l'épaisseur du texte ne décourage pas ta curiosité, les six jours de ma Création du Monde, qui sont apparus séparément dans les vitrines, à mesure qu'ils s'écoulaient. À ce livre, témérairement conçu dans ma jeunesse, imprévisible dans sa trame comme dans son cours, seul le temps pouvait donner un corps et un terme, en traçant son intrigue et lui assignant une durée. Ce qui a fini par se produire, puisque le sort, ému par la folie de ce projet, n'a pas voulu taire, sans qu'il fût mené à bien, la voix de l'auteur.

Tous nous créons un monde à notre mesure. Le monde durable de ceux qui durent et le monde bref de ceux qui partent prématurément. Le monde simple des simples et le monde complexe des compliqués. Nous le créons dans notre conscience, en donnant à chaque accident, fait ou comportement la signification intellectuelle ou affective que notre esprit ou notre sensibilité lui accordent. Assurément, il est autant de mondes que de créatures. Lumineux les uns, brumeux les autres, et tous singuliers. Le mien se devait d'être ce qu'il est, un torrent d'émotions et de passions, d'actes de volonté et de compréhension, roulant de l'enfance à la vieillesse sur le sol dur d'une réalité protéiforme, convulsée par les guerres, les catastrophes, les tyrannies et les abominations, mais aussi riche de mille potentialités et qui restera dans l'Histoire comme le paradigme de ce que l'humanité a connu de plus funeste et de plus néfaste, en même temps que de plus prometteur. Monde de contrastes, lyrique et tourmenté, monde d'ascensions et de chutes, que l'espoir, même constamment déçu, toujours a éclairé de son sourire, et que je n'échangerais pour aucun autre, s'il me fallait choisir. Ce monde finalement coulé dans la prose – chronique, roman, mémorial et testament mêlés –, il t'appartient de dire, la dernière page tournée, s'il valait la peine de le visiter. Pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu. Homme de mots, c'est avec des mots que j'ai témoigné de la longue histoire d'une tenace, patiente et douloureuse construction réflexive, faite avec la matière incandescente de la vie.

Miguel Torga

Coimbra, juillet 1984

^{*} Aubier-Montaigne, 1985, et en poche chez Flammarion, 1999 (traduction de Claire Cayron).

contredit l'un des thèmes les plus obsessionnels de son Journal, celui de l'isolement culturel du Portugal »¹⁴. Torga regrette en fait surtout le destin de la langue portugaise, insuffisamment connue et pratiquée, et celui de la culture portugaise, qu'il considère comme défavorisé au regard de celui d'autres peuples : « Le portugais est une très vieille et noble langue latine répandue à travers les cinq continents. [...] Mais l'Europe cultivée la méconnaît [...] et elle a souffert, au fil des siècles, de l'injuste condamnation de se voir privée de sa participation au cœur polyphonique des nations ». Et Torga note que bien des œuvres qui constituent le socle de la culture portugaise demeurent presque inconnues : « La malédiction de la naissance paraît envenimer tout leur futur. Même si la volonté tente de les réhabiliter, l'anathème initial freine le pas à l'imagination créatrice »¹⁵.

La blessure est profonde, et la logique de ce ressentiment est, encore selon Eduardo Lourenço, « la logique de la passion d'un écrivain qui sait que sa voix est l'expression authentique d'une culture originale, mais inaudible ». Mais Torga ne sait-il pas, au fond de lui-même, que son douloureux ressentiment est lié à sa propre perception d'une insuffisance de dialogue entre la culture portugaise et la culture universelle ? ☉

¹⁴ Eduardo Lourenço, "Portugal-França ou a comunicação assimétrica", in *Nós e a Europa ou as duas razões*, Temas Portugueses, Ed. INCM, Lisboa, 1988.

¹⁵ *Diário XII*, 1977.